

EXTRAIT

Le concierge, qui somnolait dans sa loge, assis derrière une sorte de comptoir surélevé, crut soudain entendre des voix. Ou plutôt, une seule, fluette et un peu éraillée, à peine audible.

— Pardon...

D'où sortait cette voix ? Il balaya d'un regard encore ensommeillé les murs et le plafond de son royaume. Rien. Personne. Il n'y avait personne dans cette loge, personne d'autre que lui, Miloud, concierge à « Lyautey » depuis des lustres. Il se frotta les yeux, un peu inquiet. Un *djinn* au lycée français de Casablanca ? *Ont-ils le droit ?*

— Pardon, monsieur...

Encore ! Miloud, tout à fait réveillé, se leva pesamment de sa chaise, se pencha sur le comptoir et découvrit un enfant – neuf, dix ans ? –, un enfant minuscule qui tentait de se hausser sur la pointe des pieds pour l'apercevoir, lui, Miloud, la première ligne de défense du lycée.

On ne l'avait pas vu entrer, ce lutin. À côté de lui, posée sur le sol, une petite valise marron à la poignée blanche, un peu cabossée, attendait la suite des événements. Miloud, qui était d'une grande sagacité, en déduisit que le lutin était en fait un « interne » : la valise devait contenir le « trousseau » réglementaire : six paires de chaussettes, six caleçons, deux pantalons, six mouchoirs, quatre chemises... En ce début d'octobre, les internes avaient tout le week-end pour effectuer leur « rentrée », avant que les cours ne reprennent, lundi matin. Ce *nouveau* était bien pressé : on n'était que samedi, en début d'après-midi. Certains, parmi les anciens, arriveraient le dimanche soir, au dernier moment, juste avant l'appel. Les plus blasés attendraient même *l'extinction des feux* pour faire leur apparition, rigolards, mais munis d'un mot d'excuse, tambourinant à la porte du dortoir...

L'homme et l'enfant s'observèrent, l'un étonné, l'autre proche de l'épouvante à en juger par son visage malingre dans lequel d'immenses yeux criaient à l'aide. Il y avait de quoi être effrayé : la trogne qui se tendait vers lui, l'œil torve, la bouche partiellement édentée, était celle de Pat Hibulaire, le gros chat noir à tête de brute qui terrorisait tout le monde dans *Mickey*. Qu'est-ce qu'il faisait au lycée Lyautey, Pat Hibulaire ?

Miloud fut le premier à reprendre ses esprits. Il grogna en français, avec un fort accent campagnard :

— Qu'est-ce que *ti* veux ?

Puis, se reprenant :

— Où sont *ti* parents ?

L'enfant baissa la tête sans répondre. Peut-être ne comprenait-il pas ce qu'on lui disait ? Miloud, toujours penché sur le comptoir, ne vit plus qu'une chevelure noire, un peu frisée, qui, à cause de la perspective plongeante, semblait faire tache sur le sol. Celui-là était incontestablement marocain. Tous les Français étaient blonds, *savait* Miloud, après mille preuves du contraire, qui passaient tous les jours, trottant, marchant, courant devant sa loge. Et puis, cette valise usée, avec sa ridicule poignée blanche... Ce n'était pas le bagage d'un *nasrani*, ça ! Tous les Français sont riches, c'est bien connu. Non, *celui-là* ne pouvait être qu'un enfant du pays.

Il reprit, en version bilingue, d'une voix plus rogue :

— Où sont tes parents ? *Fine waldik* ?

Toujours pas de réponse. Miloud, qui avait fait la guerre d'Indochine sous le drapeau tricolore – ce qui lui avait valu, une fois *réformé*, cette sinécure au lycée de Casablanca – fit ce qu'un soldat discipliné fait dans un cas pareil. Il contourna prestement le comptoir, prit l'enfant d'une main et la valise de l'autre et... il s'arrêta, médusé. Sur le seuil de sa loge, deux dindons entravés, attachés l'un à l'autre par les pattes et couchés sur le flanc, l'observaient d'un œil légèrement alarmé. Il écarquilla les yeux, puis battit des paupières et secoua la tête pour chasser la vision. Peine perdue. L'un des dindons glouglouta. L'autre devait être tout aussi réel.

Miloud serra la mâchoire et demanda d'une voix sourde, sans quitter les animaux des yeux :

— *Dialek had bibi* ?

L'enfant nia de toutes ses forces, sans émettre le moindre son. Miloud les lâcha, lui et sa valise, tout doucement ; s'avança d'un pas souple, le dos courbé, les bras tendus ; et, se baissant d'un geste vif, captura les deux intrus. Il se redressa et examina attentivement sa prise. Les crêtes, les plumes, les gloussements qui reprenaient de plus belle... Pas de doute : c'était bien un couple de dindons. Que faisaient-ils ici, dans un lycée de la Mission universitaire et culturelle française ? Décidément, cette journée s'annonçait riche en péripéties. Il revint prendre la valise sous le bras gauche, s'empara de nouveau de l'enfant et alla d'un pas ferme remettre le tout à son supérieur hiérarchique : le surveillant général. Le bureau de celui-ci se trouvait en face de la loge. Miloud posa la valise et les dindons sur le sol, devant la porte, et toqua à l'huis de deux doigts respectueux. On lui cria d'entrer. Il ouvrit la porte, bomba le torse et esquissa une sorte de salut militaire, puis il donna une bourrade à l'enfant qui se trouva catapulté dans la pièce, et poussa devant lui, du pied, valise et volaille. Il se mit au garde-à-vous et proféra d'une voix de stentor :

— Voilà !

L'homme qui lui faisait face, assis à son bureau, un crayon à la main, fronça les sourcils. Son regard alla de l'un à l'autre des protagonistes de la saynète.

— Voilà ? Voilà quoi ?

Miloud hésita un instant, puis il rugit, à faire trembler les murs :

— Un *pitchoun*, deux *bibis* et une *falise* !

Il salua de nouveau, fit demi-tour et quitta le bureau au pas de charge. Il avait livré ses prisonniers aux autorités compétentes. L'affaire ne le regardait plus. La loge attendait.

(...)

M. Lombard, le surveillant général, était un homme de taille moyenne, un peu enveloppé, au front dégarni. Son visage exprimait un mélange d'autorité et de bienveillance. Il venait de rentrer dans son bureau après un déjeuner frugal dans le petit appartement qu'il occupait, avec sa femme et ses deux filles, dans l'enceinte même du lycée. S'il avait rapidement expédié la sacro-sainte collation de midi, s'il n'avait bu qu'un seul verre de Chaudsoleil et fumé une seule Casa-Sport, c'est parce qu'il se considérait comme mobilisé pendant le week-end de rentrée des internes. Il tenait à être le plus souvent possible à son poste, « veillant au grain », comme il disait, recevant avec bonhomie les familles, plaisantant avec les anciens d'une voix bourrue, consultant ses listes et rassurant avec autorité les mères inquiètes (« Tout ira bien, madame, cela fait vingt ans que je fais ce métier ! »). Il posa à Mehdi la même question que le concierge mais sur un ton plus avenant :

— Où sont tes parents, mon petit ?

Au moment où le surveillant général finissait sa phrase, un lion surgit dans le bureau, se jeta sur lui et lui arracha la tête d'un seul coup de griffe. Le fauve plongeait ensuite la gueule dans la gorge tranchée qui semblait un volcan crachant du sang et se mit à laper l'épais liquide rouge, en grognant de satisfaction. Un requin apparut, flottant dans les airs, et engloutit le

corps décapité. Le lion et le squalo se regardèrent, bien étonnés de se trouver ensemble. Des hyènes...

M. Lombard, contrarié (*pourquoi cet enfant ne disait-il rien ?*), posa de nouveau la question :

— Où sont tes parents ?

L'enfant répondit, d'une voix presque inaudible :

— Sont pas là.

M. Lombard écarquilla les yeux, sans chercher à masquer son étonnement, puis il reprit.

— *Sont pas là ?* Faut faire des phrases entières, fils. Tu es maintenant dans le meilleur lycée français hors de France. Ne l'oublie jamais ! Ici, on parle correctement. On dit : *ils ne sont pas là*.

L'enfant, désarçonné, bredouilla :

— Pas là.

Il fixait obstinément le sol. Le « surgé » poussa un soupir.